
LETTRES ETRANGERES

Lettre de Paris

LE SOUPER ANGELLIER. — LE SOUVENIR D'UN PROFESSEUR
POETE. — UN POETE PATOISANT : JULES WATTEEUW,
dit LE BROUTTEUX. — MOEURS TOURQUENNOISES.

Les anciens étudiants d'anglais de la Faculté des Lettres de Lille — et quelques-uns sont aujourd'hui des personnalités universitaires en vedette — ont décidé de se rencontrer chaque année à Paris, au premier jour des vacances de Pâques, en un *Souper Angellier*. Ce qu'ils désirent par là, c'est moins, on le pense bien, festoyer en commun que renouer les liens qui les rattachent à la grande école qui les a formés, entretenir les amitiés qui ont pu s'y nouer, mais surtout perpétuer le souvenir et le culte de leur maître de littérature et de langue anglaises, Auguste Angellier. Et c'est ce dernier point surtout qui peut nous intéresser.

Auguste Angellier, en effet, outre un professeur admirable qui a dispensé pendant plusieurs lustres la science à plusieurs générations de disciples attentifs, était un poète de valeur. Son influence s'est marquée de la façon la plus heureuse sur quelques-uns de ceux qui suivaient ses leçons.

Souper Angellier. J'aime fort ce nom familial, mais cordial et qui sent bon le terroir, qui a été donné à cette réunion. A Paris, on dîne, le soir. A Lille et dans tout le Nord, comme à Bruxelles et dans toute la Belgique, on soupe. Cela suppose une table plus modeste, quelque chose de plus intime et de plus familial, sans appareil, entre soi. Auguste Angellier aurait aimé ça. Il se déplaisait dans les banquets officiels, les groupes à grand fracas et à parade, mais il avait du goût pour les cau-

series entre quelques personnes qu'il jugeait dignes de son estime et quelques personnes auxquelles il accordait une affection dont il n'était pas prodigue. Il aurait aimé savoir commémorée sa mémoire de cette façon-là.

La première réunion s'est tenue le 13 avril 1924, à l'*American University Women's Club*, rue de Chevreuse. Il y avait une vingtaine d'assistants parmi lesquels M^{lle} Boussinesq, qui a traduit *Chapkat rasé*, MM. Floris Delattre, Descourtis, Le Breton, Carpentier, Pluinage, Vanhove, etc. M. Ch.-M. Garnier, aujourd'hui Inspecteur-général de l'Instruction Publique, présidait.

M. Floris Delattre, qui a succédé à Angellier dans la chaire de langue et de littérature anglaises à l'Université de Lille, se devait de prendre la parole. Il a décrit, mêlant à ses anecdotes tour à tour l'émotion et l'humour, ce qu'était un cours d'Auguste Angellier, sa manière neuve, son laisser-aller pressant et cet enseignement fort, simple et généreux d'où se dégageaient tant d'enthousiasme et d'émerveillement.

M. Floris Delattre, qui est un ancien du *Beffroi*, et à ce titre l'auteur de ces recueils de poèmes édités sous notre firme lilloise: *Les Rythmes de Douceur*, *Le Verger défleuri* que n'ont pas fait oublier de doctes ouvrages de substance et d'érudition comme le *Robert Herrick* ou le *William James*. M. Delattre, donc, a évoqué « l'école de Lille ». Ce nom que Pierre Quillard avait donné à notre groupement septentrional, dès 1902, par opposition à l'école de Toulouse, aurait pu être prétexte à un savoureux chapitre d'histoire littéraire régionaliste. M. Delattre cependant n'a pas rappelé, par modestie sans doute, parce qu'il avait été très mêlé à la réalisation de ce passé, la fervente et assidue collaboration apportée par Angellier à la petite revue fondée par ses étudiants. En 1903, un fascicule spécial, qui demeure un document aussi curieux que rarissime, était par *Le Beffroi* consacré à l'auteur d'*A l'Amie Perdue* du *Chemin des Saisons* et des dialogues philosophiques de *Dans la lumière antique*. Il n'est pas excessif de dire que, malgré des résistances parmi la jeune littérature qui n'était pas du Nord, malgré des offensives contre l'œuvre jugée par certains trop froide et doctorale (n'est-ce pas, Georges Le Cardonnell ? si sévère, en ce temps-là à Paris-

Journal!) cet hommage a contribué à porter à la connaissance de ses compatriotes d'abord, puis hors des milieux universitaires, le nom d'Auguste Angellier. On ne prétendait pas encore à l'imposer. Charles Maurras, à ce qu'il me semble, devait peu après l'entreprendre pour des raisons peut-être un peu politiques. Mais, tout naturellement, il s'est agi, à ce souper du souvenir, du professeur avant tout. M. Ch.-M. Garnier l'a très bien défini.

« Son enseignement ? Il était si intimement uni à sa nature qu'il s'est évanoui avec elle ; comme la résonnance de sa voix, il n'est plus intact et durable, que dans nos oreilles et dans nos cœurs. Mais chacun de nous, à son échelon, le représente, mêlé à son tempérament, et tâche à en maintenir l'inspiration essentielle, faite de vérité pénétrée et de large humanité, à l'exclusion de tout système où il ne voyait que damnable appareil orthopédique pour podagres et infirmes congénitaux.

» Sa critique ?... sœur de la critique de son concitoyen Sainte-Beuve, elle était biographique et esthétique. Eh bien ! loin d'être caduque, elle a triomphé de la critique prétendument scientifique que de fichus fichards, mauvais élèves de l'Allemagne, avaient cherché à nous imposer.

Son attitude envers la vie ? Toute de mesure, de croissance lente, de sagesse ; pragmatique avant la lettre, elle était, elle reste plus voisine de l'état présent des esprits que de la pensée qui prévalait dans les dernières années du XIX^e siècle, où dominaient encore le positivisme, le matérialisme évolutif et le scientisme confit...

M. Ch.-M. Garnier songe ici à l'étude sur *Robert Burns* et surtout à l'ample préface, réfutation des hypothèses sur quoi s'érigait le système de Taine emprunté aux sciences biologiques.

Pour Angellier, en effet, comme pour Matthew Arnold avec lequel il a plus d'un point commun, la critique littéraire n'était « qu'un des aspects de la critique de la vie ».

« Ce qui distinguait sa critique de la vie, c'était une pénétration qui tenait du prodige. En deux phrases, il portraiture un candidat, et souvent pour la vie. En quatre lignes, il exprimait l'essentiel d'un orateur, d'un poète, et les plus grands étaient pris par son instantané, pris, lavés et fixés

d'un virage indélébile. Cette critique avait encore ceci d'admirable qu'elle n'usait point de loupe et respectait les ensembles. Minutieuse, implacable dans l'analyse, elle restait dans la reconstruction largement indulgente et optimiste, encourageant à l'action et à la pensée. L'amour de la pensée et l'amour de la vie que les Maupassant nous représentent comme antagonistes, rares sont ceux qui les ont possédés au même degré qu'Angellier. Par là, il s'apparente à Meredith. Son secret tenait à deux dons éminents : la raison et la sympathie, se pénétrant l'une l'autre, au point que sa raison était toute imprégnée d'amitié et que sa sympathie universelle de frère du bon La Fontaine était toujours lestée d'intellect discipliné.

» Enfin il possédait les moyens d'expression d'un artiste. Il avait la passion du bien pensé, du bien construit qui est notre héritage classique ; et le langage chargé de concret, de sentiment et de couleur d'un contemporain de l'époque romantique.. Le romantisme intégral, Angellier l'avait déjà dépassé. A Victor Hugo, il préférait Vigny qu'il avait un peu découvert. Là encore il devançait le goût de notre temps.

Sa langue écrite et encore plus sa langue parlée, vivace, imagée au possible, drue et grasse comme pas une, faisait nos délices. D'un traducteur savamment académique qui avait osé s'en prendre à Shelley, il disait dans le privé : « Le cochon qui déverse son fromage mou dans les alvéoles de ce gâteau de cire ! »

Mais M. Koszul, ancien élève et meilleur traducteur de *Shelley* n'était pas là, non plus que M. René Lalou, traducteur de Shakespeare et ancien élève d'Angellier à Lille, non plus que M. Derocquigny, qui fut son maître de conférences, n'étaient là pour citer d'autres traits et d'autres anecdotes. Peut-être aussi, pourrait-on inviter à ces agapes Angellier ceux qui, sans être des anglistes, ont entendu ses leçons et certainement le maître vénéré se pencherait mieux encore au-dessus de la table du souper « avec son noir regard chaudement appuyé, avec son sourire charnu, rouge sombre, pimenté d'humour, d'un humour tantôt satirique et rabelaisien, tantôt aussi mouillé d'attendrissement ».

A Paris, également, sous les auspices des « Amis de Tourcoing » quelques groupements septentrionaux ont organisé des réunions de gala, en l'honneur et au profit du « Broutteux », un poète patoisant du Nord. Car les poètes, même patoisants ne sont pas fourmis prévoyantes et les temps deviennent de plus en plus durs.

Le Broutteux ? Peut-être sa réputation n'est-elle pas allée très loin hors frontières. M. A. Van Bever l'a pourtant consacrée parmi ses *Poètes de terroir* comme un de nos chanteurs de Flandre, à côté de Desrousseaux, l'auteur du *P'tit-Quinquin*. Voyez.

Le Broutteux s'appelle en réalité Jules Watteeuw. Il devait se nommer Watteau. Peut-être descend-il de la célèbre lignée d'artistes valenciennes dont Antoine, le peintre de scènes aimables, galantes et mélancoliques, est le plus illustre représentant. Un des oncles lillois de Watteeuw, et qu'il connut fort bien, portait en toutes lettres sur la plaque de cuivre de sa porte : Charles Watteau. Et ce n'était pas le moindre étonnement du Broutteux enfant que de deux frères nés du même lit, l'un s'appelât Watteau et l'autre Watteeuw. L'explication paraît facile. Il n'y a pas si longtemps que les scribes préposés aux actes de l'état civil font attention à l'orthographe.

Quoiqu'il en soit, Watteeuw ou Watteau, qu'il descende d'Antoine ou de Louis, voire d'ancêtres moins notoires, le Broutteux a quand même, parmi ses ascendants des peintres, des poètes, des musiciens tout ce qu'il faut en somme pour devenir l'homme qu'il est devenu. Il me souvient avoir vu chez lui, extraits d'un tiroir où se conservent de vieux et précieux papiers, un album de croquis ayant appartenu à l'oncle Charles Watteau. Il en est de fort réussis et qui dénotent mieux que de l'habileté. Le même avuncule composait des vers selon la mode de 1830. Et j'ai feuilleté une plaquette de ses poésies où s'entend comme un écho lointain des harmonies lamartiennes. M. Jules Watteeuw est très fier d'avoir gardé ces reliques, avec un prix de sagesse de sa grand'mère et les premiers cahiers d'écriture de ses enfants. Il touche à ces vénérables ou tendres objets d'une main un peu tremblante.

Un autre parent du Broutteux, Henri Gilain, au sobriquet de *P'tit Mon Onque*, était carillonneur au clocher de saint Chris-

tophe. Watteeuw un jour accompagne le bonhomme dans la tour, et, tout fier près du musicien heureux, il assista à l'ouverture du grand marché du jeudi qui se fit longtemps, à Tourcoing, au son allègre de douze cloches. Qu'on s'étonne après cela du talent du neveu !

* * *

M. Jules Watteeuw est né en l'an de grâce 1849. C'était le jour de la saint Christophe, patron de la paroisse principale et de la ville. Le nouveau-né fit son entrée dans la vie en plein temps de réjouissances. A l'ombre du vieux clocher sonore, il y avait fête sur la grand'place, la première fois, dit-il « qu'il reluqua par la fenêtre ». La foire annuelle, la ducasse à *coquebaques* menait son train. Pétards, fusées, orgues de Barbarie, accordéons et fanfares, sociétés de *bouleux* et de pêcheurs à la ligne eurent l'air de manifester en l'honneur de celui qui arrivait pour faire rire et rire beaucoup. Car cet homme, à qui les déboires n'ont point manqué, est resté un optimiste. Tout ce qu'il devait aimer plus tard, les mœurs bruyantes et la gaiété saine des gens du peuple, marchands de peu et badauds étaient là, comme par le vouloir enchanté d'une bonne fée complaisante, réunis à quelques pas de la maison où fut le berceau du plus populaire des poètes locaux.

*Sur l'grand marché tout rempli d'faijeux d'tours,
J'suis v'nu au monde par un biau jour de foire,
Au son des d'jimm, des boum-boum, des tambours ;
Aussi, souvint, non bonn' grand'mère' Victoire
In m'erwétant disot : Ch'garchon
Tra toudis gai comme un pinchon.*

Son enfance fut pareille à tant d'autres. Tourcoing étant une ville industrielle où il ne faut point de paresseux, dès l'âge nubile, Watteeuw fut lancé dans les affaires. Afin de passer convenablement ses dimanches et de distraire ses heures de loisir, il fit comme beaucoup de ses camarades et interpréta des chansonnettes ou des pièces drôlatiques. Il con-

nut des succès faciles. La première fois qu'on voit paraître son nom sur les programmes des séances, spectacles et concerts, vocaux et instrumentaux, il y figure avec la mention « chanteur de genre ».

Parmi les clarinettistes, les flûtes-solistes, les barytons et ceux qui chantent, dans les petites villes de province, *La bonne Etoile*, *La Charité* ou *la Coupe du roi de Thulé*, il se distingue vite par des couplets comiques. Il y apportait déjà cette intonation particulière qui est sienne et qui reste dans l'oreille dès qu'on l'a une fois entendue, aussi ses jeux de physionomie et son malicieux sourire. Le public conquis applaudissait à tout rompre le joyeux garçon.

Dès lors, Jules Watteeuw s'avisa qu'il y avait mieux à faire que de réciter des œuvres-passe-partout et des monologues sans caractère. Mettre ses auditeurs en présence du côté plaisant de leur vie journalière, essayer de surprendre quelques-uns des travers des types qui s'offrent ingénument à l'observation, traduire, caustique, ces travers ou drôleries dans le parler courant, le savoureux patois, fut sa trouvaille.

Sur ces entrefaites, un événement survint à propos pour favoriser ses desseins : un menu incident qui, pour d'autres, aurait passé inaperçu. Une vocation se révéla. Voici : un riche censier de l'endroit étant mort laissant, disait-on, d'appréciables sacs d'écus, de lointains cousins avaient sur les espérances bâti mille et un châteaux en Espagne et même outre mesure dépensé. La belle hoirie ne leur échut point. Leur déconvenue en fit la risée de toute la ville. C'étaient des Perrettes mâles ayant renversé d'autres pots au lait. M. Watteeuw s'empara du fait et ce fut le sujet d'*Inn' Héritance*, le premier de ses récits en vers patoisants, qu'il nomma comme son confrère lillois Desrousseaux, des *pasquilles*.

L'accueil au pays fut enthousiaste.

Les Coulonneux, qui restent la pièce typique et toujours citée, suivirent de près. Il s'agit là des manies des amateurs de pigeons voyageurs ou domestiques. Motif propre à intéresser dans une région où les colombiers sont presque aussi nombreux que les toits de tuiles rouges. Un peu de satire par là-dessus et la passion devenait folle gaité. La satire de Watteeuw amuse sans blesser. Elle égratigne :

*Faut vir m'n homm' ch'est pis qu'une arondelle
End'vin l'majon y vol du haut au bas
A tout momint y faut l'vir batt' d'zailles
Chin qui ad'pu drôl y n' peut pu vir in cat.*

M. Jules Watteeuw avait trouvé sa voie. Il ne restait plus qu'à continuer et à regarder autour de soi, gens et choses, avec la même sympathie narquoise et amusée. Il promena sa verve dans toutes les manifestations populaires. Ainsi furent créés des types criants de vie et de vérité et des scènes humoristiques bientôt popularisées au pays natal où leur créateur acquit promptement une renommée sans précédent.

C'est surtout parmi les gens du menu peuple que Jules Watteeuw poussa ses investigations. Il y découvrit Justin ; le gagne-petit, et son panier à couvercles :

*Ch'est mi D'Justin
L'dimanche tout cont' l'égliche,
Ech vind du pain d'épiche
Et des couqu's à rogins.*

Il vit passer, menant son âne et ses chiffons, le marchand d'os et de peaux de lapins qui n'est qu'un belge francisé.

*Ze suis de petite marchand
Ze gagne beaucoup de l'arzent
V'là l'marchand d'oces.*

Il considéra qui bavardaient les joyeuses commères du crû, celles qui ne reculent pas devant un grand verre de « genêfe sans bordure » et celles qui, la main gauche sous le coude droit, font aller leur langue plus vite que des lessiveuses leurs bras, en sirotant du café.

*Ah! t'che bonheur
Que d'boire cheulle p'tite tasse ;
In sin pas dû qui passe,
Qui fait douche à sin t'cœur.*

Et, par ainsi s'évoquait tout le petit monde familial et quasi villageois de province, un peu bavard, ami de la farce et de la gaudriole, prêt à rire des mésaventures d'autrui et des siennes propres à l'occasion.

La renommée du chansonnier dès lors alla croissant. Il était de tous les galas et de tous les banquets, parce qu'il était pourvoyeur de gaieté. On ne le désignait plus sous le nom de « chanteur de genre », mais on hésitait entre « pasquilleur », ou « patoiseur », voire « patoisien ». Lui trouva l'appellation originale et se sacra « Broutteux ».

On était en 1882. Il fonda un journal patoisant où il était figuré poussant sur le véhicule jadis fort employé dans le pays, ses propos, facéties et contes en vers : les *garlousettes*. C'était à la fois audacieux et spirituel. Un coup définitif était ainsi porté à une médisance de Cottigny, dit Brûle-Maison, chansonnier lillois du XVIII^e siècle. Celui-ci avait dans ses « chansons facétieuses sur les Tourquennois » prétendu que les compatriotes de Watteeuw manquaient de finesse et d'atticisme. Il avait raillé, avec plus de verve que de vérité, une balourdise native. Watteeuw prouva le contraire surabondamment. Du moment qu'il devint journaliste, il fit changer d'avis ceux qui s'en tenaient, sans contrôle, à l'ancienne opinion.

Il est piquant de revivre au jour le jour les vingt-cinq années de collaboration unique de Watteeuw à son hebdomadaire. Dans cette gazette sont passés en revue et examinés avec bonne humeur et une philosophie indulgente et pratique tous les faits de la ville et environs. Il connaît de véritables triomphes, vers ces années-là. Et la mise en lumière du talent du chansonnier, du monologuiste et du diseur est consignée dans les journaux locaux qui sont pleins du bruit de ses succès. Il devient la personnalité saillante à Roubaix-Tourcoing et dans les cantons voisins. Il est même demandé à Paris. N'est-ce point au retour que ses concitoyens offrent à Watteeuw une brouette d'honneur enguirlandée de rubans et de roses, comme les houlettes des bergers de Trianon ? Depuis, ils lui ont offert mieux. Quelques années avant la guerre, on l'installa dans une petite maison à balcon de bois, à la façade décorée de son buste et qui lui fut offerte généreusement. Le porche reproduisait les principaux motifs des plus fameuses pasquilles.



Entre temps, Le Broutteux avait réuni en volume ses œuvres. Il publiait aussi, bon an, mal an un *Armenaque* aussi désopilant que son journal. D'extraits de ses deux recueils de chansons parus en 1883 et 1892, on composait une sorte d'anthologie de grand luxe illustrée par les artistes locaux et précieux aux bibliophiles. Cependant, le peintre J.-J. Weerts exécutait un remarquable et vivant portrait du Broutteux dont l'original se trouve au Musée de Tourcoing. Le dessin et la gravure vulgarisaient son image : les cartons-réclames, les vignettes d'enveloppe de chicorée, de chocolat, de pain d'épice, même des primes offertes à la clientèle de certains magasins. Ainsi incarnait-il aux yeux de beaucoup l'âme et l'esprit de son coin natal.

En 1894, M. Jules Watteeuw eut l'idée du fameux cortège historique du centenaire de la grande bataille de Tourcoing. On lui confia le soin d'organiser le groupe de fifres qui devait défiler. « Pourquoi à moi ? dit-il avec bonhomie. Je n'avais jamais joué de fifre de ma vie ». Il accepta et se mit de bonne grâce à l'œuvre. Il flûta avec adresse. Même portait-il fièrement son uniforme de la Révolution. .

Le Broutteux est un linguiste. Lui qui n'avait, avant d'écrire ses savoureuses chansons, que parlé le pur français, il se mit si bien à l'étude du patois qu'il était capable peu après d'en fixer l'orthographe difficile et d'en faire valoir les expressions proverbiales, la richesse et le pittoresque pictural. Le glossaire de ses œuvres est un commencement de dictionnaire d'un dialecte et c'est une exacte contribution à l'étude du vieux picard et du vieux français que des savants notoires n'ont pas dédaigné de consulter. Ils y ont trouvé profit.

Le Broutteux est encore un historien. Il a dépouillé les vieux registres des confréries, des couvents et les antiques grimoires. Il en a tiré la matière d'un ouvrage de solide documentation sur l'histoire de sa ville natale.

Le Broutteux peut passer également pour un auteur dramatique. Il a eu la curiosité de restituer sur la scène, mises à la portée du peuple les anciennes comédies héroïques du Risquons-Tout qui divertirent pendant trois cents ans et davan-

tage les bonnes gens de Tourcoing et des villages suburbains. De ce genre sa *Geneviève de Brabant*, ses *Brigands de la Forêt Noire*, *Barbe-Bleu*, *Guillaume Tell*, qui appartiennent tout ensemble à l'histoire, à la légende et au répertoire mondial. Ce qui n'a pas empêché M. Jules Watteuw de créer une bonne douzaine de comédies originales et modernes.

Conférencier de premier ordre, Le Broutteux n'est pas éloquent ; il n'est pas solennel, il parle comme à des amis. Il a un entrain endiablé. Qui n'a pas entendu Watteuw exposer la stratégie de la bataille de Tourcoing ne peut imaginer la chaleur de son débit. Il parle avec des mannequins près de lui et, pour l'évidence de la démonstration, il les abat à coups de poing. Et quelle mimique !

Voilà l'homme et son œuvre. Dans le privé, il est simple sans gaîté expansive. Au fond de son regard gîte au contraire la mélancolie. Il s'exprime d'une voix pointue flûtée et grêle. Il aime vivre studieusement parmi ses souvenirs et un stock de livres d'autrefois qui lui sont chers. Une certaine ingénuité chez ce malin observateur de travers l'empêche de connaître l'orgueil. C'est un beau caractère, franc, loyal et dépourvu de sottise ambition. Comme il n'a rencontré sur sa route aucune hostilité, il se livre à tout venant sans défiance ; il prend les jours, les gens et les choses comme ils viennent et, étant sage, il doit être heureux.

LÉON BOCQUET.



Spectacles de Paris

LA SAISON D'HIVER 1925. — M. HENRI BERAUD. —
THEATRES DE L'ŒUVRE, EDOUARD VII, CASINO DE
PARIS. — LES CABARETS DE MONTMARTRE : CHEZ
FURSY ET MAURICET, LE PERCHOIR. — LES CIR
QUES: CIRQUE D'HIVER, CIRQUE MEDRANO.

Jamais encore depuis la guerre, saison dramatique n'aura été aussi mal en point. Jamais la veulerie du public, la suffisance des auteurs et le mauvais goût des directeurs de théâtres